

4
À LA UNE

► Pour Cédric Sarrasin, le respect des défunts est essentiel

► Un café-philo aura lieu bientôt à Sion



Cédric Sarrasin est croque-mort depuis une dizaine d'années. Plâtrier peintre de formation, il apprécie ce métier qui lui a appris à connaître encore mieux les êtres humains. SACHA BITTEL

FERME-ASILE

Un café-philo sur les pompes funèbres

Après les cafés mortels, voici un café-philo consacré aux croque-morts. Plusieurs agents funéraires viendront témoigner de leur vécu à la Ferme-Asile de Sion le 26 novembre prochain à 20 h 30. Parmi eux, Cédric Sarrasin (voir ci-contre). La Ferme-Asile dit vouloir donner la parole à ceux qui ne l'ont jamais. Infos et réservations au 027 203 21 11. CSA

CROQUE-MORT

En cette veille de la Toussaint, rencontre avec Cédric Sarrasin, conseiller funéraire à Martigny.

Affronter la mort au quotidien

EMPATHIE La poignée de main est franche, le sourire communicatif. Après quelques secondes seulement, l'homme éclate de rire. «Je suis un bon vivant», confirme-t-il. Un bon vivant dans le monde des morts, un paradoxe? Non, c'est juste la vie. Car des croque-morts, il en faut. Autant avoir des personnes qui pratiquent le métier avec empathie et respect. C'est le credo de Cédric Sarrasin, croque-mort à Martigny depuis une dizaine d'années. «Le jour où je n'ai plus le respect des morts, il faudra que je change de travail», insiste-t-il au fil de l'entretien.

Cet homme de 43 ans, papa de trois enfants, ne craint pas de parler de son expérience – il sera d'ailleurs l'un des invités du café-philo sur les croque-morts organisé le 26 novembre prochain à la Ferme-Asile de Sion (cf. encadré). Rencontre bien vivante avec ce Martignerain, à la veille de la Fête des morts.

Plâtrier peintre de formation

Rien ne prédisposait Cédric Sarrasin à choisir ce métier particulier. Plâtrier peintre de formation, il a pris la gérance d'un magasin de brico-loisirs après la crise immobilière de 1992-1993 avant de rejoindre l'entreprise de pompes funèbres de son beau-père. «Je ne suis pas le patron; je reste un employé», précise-t-il. Il aidait déjà son beau-papa pendant son temps libre, «pour la levée de corps, la mise en bière. Et, un jour, je me suis dit pourquoi ne pas faire ce métier.»

L'activité ne semble ni le rebuter, ni l'effrayer. Cédric Sarrasin n'a pas peur des défunts. «Quand

je les prépare, quand je les coiffe par exemple, il m'arrive de leur parler. Je prends du temps pour que le disparu ressemble à l'image que son entourage avait de lui pendant sa vie.» Parfois même, les proches sont présents pour l'aider à habiller la personne décédée. «Des filles veulent le faire pour leur maman, une manière de dire un dernier au revoir.»

Cédric Sarrasin est à l'aise avec tous ces préparatifs aujourd'hui. Paradoxalement, il n'avait pourtant pas osé aller rendre visite à son parrain décédé à la crypte quelques années plus tôt. «Cela me fait bizarre de me dire qu'ensuite, j'ai commencé le métier de croque-mort.»

«J'ai ma soupape. Mon truc, c'est d'aller marcher seul en forêt. J'en reviens en pleine forme, sans pensées noires.»

CÉDRIC SARRASIN CROQUE-MORT À MARTIGNY

Pas peur de la mort

Quand il évoque la mort, Cédric Sarrasin semble serein. «J'ai toujours été en paix avec ça. Je n'ai jamais eu peur de mourir, même si je souhaite que ce soit le plus tard possible», raconte-t-il en riant.

L'homme a appris la fragilité de l'existence, à travers son métier. «On peut partir dans la seconde. Il faut savourer la vie à fond.»

Le quadragénaire traverse les deuils les plus difficiles en revêtant une carapace. «J'ai aussi ma

soupape: mon truc c'est de marcher seul en forêt quand il y a trop. Ça me ressource et je reviens en pleine forme, sans pensées noires.» Les défunts ne hantent ainsi pas ses nuits. «Quand je ferme la porte d'ici, je passe à autre chose et me consacre à ma famille», explique-t-il.

Se préparer au pire

L'homme a également appris à gérer les situations de morts violentes. En cas de suicide, la police appelle les croque-morts pour transporter le corps. «Avant de me rendre sur les lieux du drame, je me prépare toujours au pire, sinon je sais que je vais tomber de haut.» Dans ces situations, le croque-mort, qui est aussi pompier, ne va

pas chercher le corps seul. Il est toujours accompagné d'un collègue. «Cela nous permet ensuite de débriefer entre nous dans le corbillard. Chacun donne ses impressions et on ressort apaisé.»

Proches démunis en cas de suicide

Le croque-mort doit ensuite faire face à la famille en proie au choc et à une immense souffrance. «Nous prenons beaucoup de temps pour que les personnes puissent nous parler, raconter comment était le défunt, quelles étaient leurs relations... C'est très important pour eux.» Difficile aussi pour la famille d'entamer un processus de deuil si elle ne peut voir le corps du disparu. «Malheureusement, il arrive que le corps ne puisse pas être montré surtout à la suite de suicides. Les personnes auront alors un long chemin de deuil à faire, qu'elles seules peuvent faire.»

Si Cédric Sarrasin parvient à gérer son émotion lors des décès, il avoue avoir davantage de peine quand les défunts sont des enfants. «Je me souviens d'un garçon de 2 ans et demi. Mon fils avait 3 ans à l'époque, et quand je préparais cet enfant, j'avais l'impression de voir mon gamin. Pourtant, ils ne se ressemblaient pas du tout physiquement.»

Il y a un an, Cédric Sarrasin s'est occupé de l'ensevelissement de son papa décédé à 65 ans dans un home. «Je tenais à le faire. Grâce à mon papa, j'ai beaucoup avancé dans mon métier.» Une étape qui l'a conforté dans sa manière de gérer les décès avec les proches. «J'ai vu combien l'empathie est essentielle», confie-t-il.

CHRISTINE SAVIOZ

L'AVIS DU SOCIOLOGUE

«Les croque-morts sont indispensables»

UNE RÉVOLUTION «Les entreprises funéraires sont de plus en plus importantes au sein de notre société», lance le sociologue Bernard Crettaz. Pour lui, les croque-morts ont pris une importance croissante au fil des ans, jusqu'à devenir indispensables aujourd'hui. «On leur confie désormais la totalité des opérations pratiques quand une personne décède.»

Cette véritable révolution a commencé après la Seconde Guerre mondiale. Auparavant, les familles s'occupaient elles-mêmes de leurs défunts. «C'était une tradition familiale. Les personnes se chargeaient de la toilette du mort, installaient son corps à la maison pour

la veillée, creusaient la tombe et faisaient construire le cercueil par le menuisier du village. Elles s'arrangeaient ensuite pour la cérémonie avec le curé», explique Bernard Crettaz. Nul besoin ainsi de croque-mort dans ces démarches.

La perte du savoir-faire familial a ensuite peu à peu gagné les foyers valaisans. «Cela a commencé par le départ du corps du défunt de la maison.» La transmission du savoir-faire n'a alors plus été transmise aux générations suivantes. Les enfants ont même été écartés des décès, mis de côté par leurs parents voulant les protéger. C'est alors que les croque-morts ont fait leur apparition. Ils sont devenus très importants dans la population valaisanne. «C'est le croque-mort désormais qui reçoit le récit brut de la famille, c'est lui qui arrive le premier sur les lieux de l'accident pour transporter le corps. Il a à la fois le rôle du confident et du gestionnaire de tout l'aspect pratique.» La confiance au croque-mort est telle que, souvent, l'agent funéraire est ou devient un ami de la famille. «Il y a une espèce de fidélité à telle ou telle entreprise funéraire de génération en génération.»

Et pourtant, le croque-mort continue à avoir «mauvaise réputation», comme le souligne Bernard Crettaz. «C'est tout de même celui qui envoie ensuite la facture aux proches; les gens ont une vision d'une personne qui s'enrichit sur le dos des morts.» En profondeur, la famille culpabilise également d'avoir confié tout le travail à un croque-mort et de ne pas l'avoir fait elle-même. CSA

